



« MADONNA, VOI M'AVETE RENDUTO PAN PER FOCACCIA » : ART DU BON PAIN, ART DU BON TOUR ? EMPLOIS ET SYMBOLES DU PAIN DANS LE DÉCAMÉRON DE BOCCACE (1339-1343) ET SES TRADUCTIONS FRANÇAISES PAR LAURENT DE PREMIERFAIT (1411-1418) ET ANTOINE LE MAÇON (1545)

Anne BOUTET (Université Paris-Est Marne-la-Vallée)

À la nouvelle 8 de la huitième journée du *Décameron*, une épouse infidèle, punie par la femme de son amant, déclare à cette dernière : « *Madonna, voi m'avete renduto pan per focaccia* »¹. Si l'emploi métaphorique du mot « *pane* » dans des expressions signifiant « rendre la pareille » relie l'aliment à la narration gourmande de bons tours joués à des victimes plus ou moins ridicules ou coupables, le recueil de l'humaniste italien ne fait pas pour autant l'économie de valeurs plus traditionnelles associées au pain : le pain nourrit et, partant, sauve des vies. Il semblerait donc que, selon les nouvelles, le pain puisse combiner deux valeurs : une valeur symbolique (charité *versus* avarice, frugalité *versus* gourmandise) et une valeur narrative (le pain comme indice lexical de bons mots et de bons tours). Le pain répond, en quelque sorte, à la promesse que le narrateur fait à ses lectrices dans le *Proemio*. Soit le mot « *pane* » annonce des narrations riches en « utiles conseils » (« *utile consiglio* »²), soit il assure le plaisir de lire de savoureuses et amusantes histoires (« *diletto de le folazevole chose* »³). Se contenter de cette dualité serait néanmoins réducteur. Le faible nombre des occurrences (une quinzaine pour cent nouvelles), comparable à celui des autres recueils de nouvelles italiens, ne doit pas tromper. Le mot « *pane* » a son rôle à jouer dans le bon développement des nouvelles du *Décameron*. La rareté de l'aliment dans les divers récits, sombres comme joyeux, n'en fait pas pour autant un simple détail narratif au service de leçons topiques ou d'effets comiques. Au contraire, elle doit attirer l'attention et inviter à questionner cet emploi ponctuel et mesuré d'un aliment pourtant omniprésent autour des tables italiennes du Trecento.

Un critère quantitatif et un critère narratif pourraient être appliqués aux histoires du *Décameron* comportant une ou plusieurs occurrences du mot *pane*. Combien de fois ce mot – ou tout autre terme appartenant au champ lexical du pain et de sa fabrication – est-il employé dans chacune de ces nouvelles ? Quelle est l'influence de ce pain offert, mangé ou gagné dans le déroulement du récit ? Est-ce un simple aliment participant au réalisme de l'histoire⁴, un effet de *realia* dans la mise en scène d'un cadre familial et proche des lecteurs et lectrices ? Ou s'agit-il d'un élément moteur et décisif de la narration ? Appliquer ces deux critères quantitatif et narratif conduit à distinguer trois types de nouvelles : celles où le pain n'est qu'un

1 « Ma dame, vous m'avez rendu pain pour fouace » (Boccace, *Le Décaméron de Jean Boccace*, traduction de Giovanni Clerico, dossier de Claude et Pierre Laurens, Paris, Gallimard, Folio Classique, 2006, p. 703. Toutes les traductions françaises du *Décameron* seront issues de cette édition moderne).

2 Giovanni Boccaccio, *Decameron*, a cura de Vittore Branca, Torino, Litteratura italiana Einaudi, 1956, p. 20.

3 Giovanni Boccaccio, *ibid.*

4 Sur le réalisme des nouvelles à la Renaissance, voir Gabriel-André Pérouse, *Nouvelles françaises du XVI^e siècle. Images de la vie du temps*, Genève, Droz, 1977. Les habitudes alimentaires ne font pas partie des analyses développées par le critique.



« accessoire »⁵, celles où le pain est un outil fondamental de la narration⁶ et, enfin, celles se situant entre ces deux opposés, le pain étant une utilité narrative qui, sans être négligeable, n'en est pas pour autant déterminante dans le bon déroulement du récit⁷. Toutefois, ce classement ne peut guère satisfaire. Conclure, par exemple, que les mentions du pain dans le premier type de récits sont les moins intéressantes ou que les cas les plus complexes ou significatifs de l'écriture du *Décameron* appartiendraient à la deuxième catégorie de nouvelles serait erroné. Le lien entre le mot « pain » et la dynamique narrative de chaque récit demande de dépasser les évidences et d'approfondir de premières analyses peut-être trop naïves.

Prendre en compte les portraits des mangeurs et mangeuses de pain fournit un autre angle d'approche. La caractérisation de ces différents personnages, aussi sommaire soit-elle⁸, offre un éclairage révélateur de la force symbolique et comique de cet aliment dans l'écriture du recueil. Il est même particulièrement intéressant de constater que les hommes et les femmes des nouvelles qui fabriquent, gagnent, mangent, partagent ou refusent leur pain ne sont pas présentés comme d'ordinaires villageois ou citadins. Alors que le relevé du mot « *pane* » ne met au jour que de simples pistes interprétatives, l'examen de ces figures de mangeurs introduit un réseau de significations qui non seulement éclaire la dualité de cet aliment (signe de charité / signe d'avarice), mais invite à prendre en compte un usage paradoxal du pain comme ingrédient peu ordinaire d'une recette facétieuse tout aussi peu commune. Dans la traduction française du *Décameron* par Premierfait au début du XV^e siècle, sa version remaniée par Vérard en 1485 et la nouvelle traduction effectuée par Le Maçon à la demande de Marguerite de Navarre, le choix de conserver ou non le mot « pain » démontre combien la présence de cet aliment et de celles et ceux qui le consomment importe dans les choix narratifs effectués par Boccace. La comparaison avec les nouvelles des conteurs français de la Renaissance influencés par le modèle italien en offre un autre témoignage éloquent.

-
- 5 Soit les nouvelles où le mot *pane* n'apparaît qu'une seule fois sans influencer la narration : « *di digiunare almeno in pane e in aqua* » (J. 1, N. 1 : « de jeûner au pain et à l'eau au moins », *op. cit.*, p. 66), « *il pani colui mandì* » (J. 3, N. 7 : « le pain qu'il avait apporté », *op. cit.*, p. 98), « *la buona femina essere ancora digiuna suo pan duro* » (J. 5, N. 2 : « la brave femme lui présenta de son pain dur », *op. cit.*, p. 450), « *ti dico que tu fai molto bene render al marito pan per focaccia* » (J. 5, N. 10 : « je te répète que tu as bien raison de rendre pain pour fouace à ton mari », *op. cit.*, p. 509), « *ti possevano cosi bon maritare con un pezo di pane* » (J. 7, N. 8 : « ils auraient pu te caser très honorablement [...] en te dotant d'un simple quignon de pain », *op. cit.*, p. 613), (« *mangiare pan lavato* » (J. 8, N. 7 : « souper de pain trempé », *op. cit.*, p. 698), « *Madonna, voi m'avete renduto pan per focazia* » (J. 8, N. 8 : « Ma dame, vous m'avez rendu pain pour fouace », *op. cit.*, p. 703). Dans ces récits, le pain est mentionné comme aliment usuel d'une nourriture simple et ordinaire (J. 1, N. 1 ; J. 3, N. 7 ; J. 5, N. 2 ; J. 8, N. 7) ou employé dans des expressions métaphoriques appartenant au langage courant (J. 5, N. 10 ; J. 7, N. 8 ; J. 8, N. 8). Les citations en italien sont tirées de l'édition de Vittore Branca (voir bibliographie)
- 6 Dénonciation de l'avarice (J. 1 N. 7), sagesse d'un fournier (J. 6, N. 2), expérience détournée (J. 8, N. 6) et guérison (J. 10, N. 2). À ces nouvelles, pourraient être ajoutées les occurrences présentes dans l'introduction de la quatrième journée : Boccace y répond aux critiques de ses détracteurs qui lui reprochent avec « *tanta compassione* » de ne pas chercher à gagner son pain. Non seulement, les formulations choisies font écho, comme nous le verrons par la suite, à certaines nouvelles, mais le conteur reprend le propos de ses adversaires pour mieux le détourner et défendre son ouvrage. Le pain n'est plus un simple aliment. Il devient l'élément central d'une argumentation.
- 7 Si les occurrences du mot *pane* disparaissaient, le récit n'en serait pas métamorphosé, mais il perdrait en efficacité, notamment comique. En effet, à la nouvelle 10 de la sixième journée, le pain mentionné dans le discours du fantasque et filou frère Cipolla contribue au réjouissant tableau qui est fait de ce fallacieux religieux peu recommandable et grand manipulateur des foules naïves. Le même procédé est répété à la nouvelle 3 de la huitième journée où de joyeux compagnons décrivent un pays imaginaire et fantasque à la victime dont ils veulent se jouer. Enfin, l'héroïne infidèle de la deuxième nouvelle de la septième journée lance avec toute la mauvaise foi possible un reproche à son mari sur le pain qu'il ne rapporte pas à la maison, reproche qui pousse le mari à répondre. Berné par sa rusée compagne, sa réponse accentue son ridicule.
- 8 Voir Didier Souillier, *La Nouvelle en Europe de Boccace à Sade*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004.



LE DÉCAMÉRON ET SES MANGEURS DE PAIN

Si le pain est un ingrédient de base de la nourriture à la Renaissance⁹, ceux qui, dans le *Décameron*, en consomment ne passent pas inaperçus. En effet, qu'ils s'en nourrissent ou qu'ils le partagent, qu'ils le reçoivent ou qu'ils le volent, les mangeurs et mangeuses de pain sont des personnages dont la caractérisation, positive comme négative, est fortement appuyée.

On ne joue pas avec le pain. Manipulateurs, menteurs et hypocrites

Le pain peut servir à l'art de la manipulation, notamment chez certains personnages peu recommandables. Dès la première nouvelle du recueil, la frugalité et la pénitence associées au pain selon un imaginaire biblique¹⁰ sont détournées dans la scandaleuse confession d'un notaire sur son lit de mort, ser Cepperello. Le personnage est célèbre et a vivement intéressé la critique¹¹. Sans revenir sur ces interprétations trop éloignées des présentes analyses, rappelons quelques éléments du portrait spectaculaire de ce notaire impie :

Testimonianze false con sommo diletto diceva, richiesto e non richiesto ; e dandosi a que' tempi in Francia a' saramenti grandissima fede, non curandosi fargli farsi, tante quistioni malvagiamente vincea a quante a giurare di dire il vero sopra la sua fede era chiamato. [...] Bestemmiadore di Dio e de santi' era grandissimo ; e per ogni piccola cosa, sì come colui che più che alcun altro era iracundo. A chiesa non usava giammai ; e i sacramenti di quella tutti, come vil cosa, con abominevoli parole scherniva ; e così in contrario le taverne e gli altri disonesti luoghi visitava volentiere e usavagli¹².

Il n'est donc guère surprenant que, devant son naïf confesseur, ser Cepperello n'hésite pas à afficher une fausse humilité de dévot en prétendant n'avoir, durant sa vie, fait que jeûner de pain et d'eau (« *ogni settimana almeno tre dì fosse uso di digiunare almeno in pane e in acqua* »¹³). Il fait le pénitent pour mieux berner l'homme de Dieu et ainsi éviter tout scandale aux hôtes qui ont accepté de le recueillir mourant. Cette symbolique chrétienne du pain dévoyée et raillée n'a pas été supprimée des traductions françaises, que ce soit celle de Premierfait, la version publiée par Vérard ou la traduction de Le Maçon. Aussi, si l'on en croit

9 Voir Claude Macherel, « Le pain et la représentation symbolique des processus vitaux. Institut d'ethnologie. Identité alimentaire et altérité culturelle », Colloque de Neuchâtel, 12, 13 novembre 1984, organisé par l'Institut d'ethnologie et centre de recherches ethnologiques de l'université de Neuchâtel, *Recherches et travaux de l'Institut d'ethnologie*, 1985, n°6, p. 216 : « Dans la totalité de l'espace social christianisé en profondeur, le pain est toujours la première des nourritures ».

10 Voir Claude Macherel, *op. cit.*

11 Voir Anne Boutet, « Boccace, Rabelais et la satire du clergé : de la tension idéologique à la tension générique ? Étude comparative de la satire religieuse dans le *Décameron* et dans le *Gargantua* », dans *Boccace, entre Moyen Âge et Renaissance. Les tensions d'un écrivain*, sous la direction de Sabrina Ferrara, Maria Teresa Ricci et Élise Bouillet, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 50-52.

12 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 27. « Quant aux faux témoignages, il s'y prêtait avec une joie souveraine, qu'on le lui demandât ou non. Et comme on faisait en ce temps-là le plus grand cas des serments en France, il gagnait indûment, lui qui n'avait cure de se parjurer, tous les procès où il était appelé à jurer sur sa foi à dire la vérité. [...] Il blasphémait énormément Dieu et ses saints, et ce pour la moindre bagatelle, car plus que quiconque il était irascible. L'église, il ne la fréquentait jamais, et de ses sacrements il se raillait comme d'une chose vile en termes abominables. En revanche, il visitait volontiers et hantait les tavernes et autres mauvais lieux » (*op. cit.*, p. 62)

13 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 31. « il avait coutume [...] de jeûner au pain et à l'eau trois jours par semaine au moins » (*op. cit.*, p. 67).



le portrait dressé par Panfilo, narrateur de la nouvelle, ser Cepperello n'est-il nullement un amateur de pain, mais bien un « *gulosissimo e bevitore grande* »¹⁴. Les mensonges blasphématoires d'un glouton qui préfère au pain d'autres mets plus gourmands dessine donc en creux un portrait positif du véritable mangeur de pain. Affirmer aimer manger du pain serait, en quelque sorte, un gage d'honnêteté et c'est pourquoi le discours fallacieux du malhonnête notaire mentionne cet aliment aussi pur que l'est l'eau par comparaison au vin. La nouvelle 7 de la troisième journée propose une caractérisation actancielle bien différente puisque les mangeurs de pain y sont des religieux dépravés. Veules, lâches et avarés, les hommes de Dieu peints par le personnage de Tedaldo, font l'objet d'une sévère et virulente critique :

*Furon già i frati santissimi e valenti uomini, ma quegli che oggi frati si chiamano e così vogliono esser tenuti, niuna altra cosa hanno di frate se non la cappa [...]. [...] e tutto il loro studio hanno posto e pongono in ispaventare con romori e con dipinture le menti delli sciocchi e in mostrare che non limosine i peccati si purghino e colle messe, acciò che a loro, che per viltà, non per divozione, sono rifuggiti a farsi frati, e per non durar fatica, **porti questi il pane**, colui mandi il vino, quello alto faccia la pietanza per l'anima de' lor passati*¹⁵.

Le péché des hommes d'Église est souligné par ce dévoiement de la fonction symbolique du pain. Alors que le notaire Cepperello est, d'une certaine façon, excusable d'avoir joué avec le pain puisqu'il n'est ni amateur de cette nourriture, ni homme de Dieu, les religieux sont, quant à eux, doublement condamnables. Non seulement ils ne méritent pas leur pain du fait de leur dénaturation, mais ils l'obtiennent de façon honteuse et vile, par le mensonge, l'avarice et la manipulation des bonnes âmes. La violence de cette satire n'a pas échappé à Vêrard qui décide de la supprimer de son édition¹⁶ et de la remplacer par ces quelques lignes : « [...] les religieux de présent ne sont point comment estoient les anciens qui desiroient le sauvement des hommes. Et ceux de present desirent leur argent et leurs femmes. Et certes m'amy ce n'est que abusion et en ce cas les plus grans erreurs et les plus grand predicateurs sont les plus deceptifs [...] »¹⁷. Néanmoins, il s'agit là d'exception. Mangeurs et mangeuses de pain sont, dans le *Décameron* des êtres avant tout remarquables par leur charité et leur sagesse.

Bien manger son pain : frugalité, charité et sagesse

Les personnages du *Décameron* qui possèdent ou mangent du pain sont généralement dotés d'un *ethos* positif. Ce sont souvent de petites gens appartenant au peuple¹⁸.

¹⁴ Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 27. « Gourmand des plus gloutons et grand buveur » (*op. cit.*, p. 62).

¹⁵ Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 267-268. Nous soulignons. « Jadis, les frères étaient de très saints personnages et des gens de mérite ; mais aujourd'hui, ceux qui se nomment frères, et qui veulent être tenus pour tels, n'ont plus rien de religieux que la chape. [...] Il s'emploient donc de tout leur zèle et sans relâche, par des sermons et des peintures, à semer l'épouvante dans l'esprit des sots, et à leur représenter que l'on peut, par des aumônes et par des messes, se purger de ses péchés : et tout cela alors qu'ils ont cherché l'asile en se faisant moines, non point par dévotion, mais par veulerie et pour ne pas se donner de peine, afin que l'un apporte du pain, qu'un autre leur envoie du vin et que tel autre leur prépare leur pitance pour le repos de l'âme de ses trépassés » (*op. cit.*, p. 299).

¹⁶ Sur les modifications effectuées dans cette édition par rapport à la traduction de Premierfait, voir les travaux de Nora Viet, ainsi que les articles d'Anne Robin et d'Olivier Delsau cités en bibliographie.

¹⁷ Boccaccio, *Des Cent nouvelles, traduité en françoys par maistre Laurens du Premier Fait*, pour Antoine Vêrard, Paris, 1485, [ark:/12148/bpt6k8713308v](https://doi.org/10.12148/bpt6k8713308v), p. 153-154 (numérotation du pdf).

¹⁸ Dans l'encadrement des nouvelles, il n'est d'ailleurs jamais question de pain lors des repas pris par les nobles seigneurs et dames de la *brigata*.



Contrairement à ces figures d'autorité et de pouvoir que sont le notaire Cepperello ou les religieux de la nouvelle 7 de la troisième journée, ces hommes et ces femmes illustrent la simplicité connotée par cette nourriture frugale qu'est le pain. Leur vie modeste ne les empêche pas de faire preuve de charité : le pain est l'aliment du partage. Plusieurs nouvelles présentent ainsi ce que Claude Macherel désigne comme les échelons 2 et 3 de la représentation des processus vitaux liés au pain, à savoir les groupes familiaux et domestiques (les moyens de production liés au pain) et les organisations de communautés villageoises ou paroissiales (les échanges autour du pain, le « nous » et l'autre)¹⁹. Chaque personnage associé au pain dans ces nouvelles est doté d'une caractérisation singulière. Bien qu'employé métaphoriquement, le mot « *pane* » permet, par exemple, d'appuyer une particularité qui distingue Simona, héroïne de la nouvelle 7 de la quatrième journée. L'humble jeune fille, contrainte de filer la laine pour « gagner son pain », est paradoxalement riche par la force de l'amour qui la lie à Pasquino : « *quantumque le convenisse colle proprie braccia il pan che mangiar volea guadare e filando lana sua vita reggesse, non fu per ciò di sì povero anime che ella non ardisse a ricevere amore nella sua mente [...]* »²⁰. Comme l'annonce Emilia, narratrice de cette nouvelle, « *quantumque Amor volentieri le case de' nobili uomini abiti, esso per ciò non rifiuta lo mperio di quelle poveri* »²¹. La pauvreté, symbolisée par le pain que doit gagner Simona, n'interdit pas de connaître l'amour et sa grandeur tragique, ce dont témoigne le destin funeste réservé aux malheureux amants. En ôtant dans son édition cette image du pain à gagner pour survivre – image que conservait la traduction de Premierfait et que maintiendra celle de Le Maçon –, Vêrard fait disparaître l'effet créé par le texte italien. Simona s'appelle désormais Laurence et est « une pauvre jeune fille fillière de laine qui gagnait sa vie en fillant pour l'un et pour l'autre ». Or l'expression « gagner sa vie » ne permet pas de rendre l'écho tragique présent dans la formulation italienne « *il pan che mangiar volea guadare* ». En effet, alors que le début de la nouvelle introduit l'aliment de la vie, le pain, la fin du récit fait place à une tout autre nourriture, mortelle cette fois-ci, la sauge qui empoisonnera les deux amants. Vêrard, dans son souci d'abrèger la traduction de Premierfait, supprime une autre occurrence du mot « pain ». Gostanza, héroïne de la nouvelle 2 de la cinquième journée, fait naufrage près de Sousse, « *in Barberia* ». Elle est sauvée par une bonne dame qui lui donne à manger son pain dur et ses poissons : « *sentendola la buona femina essere ancor digiuna, suo pan duro e alcun pesce e acqua l'apparecchiò, e tanto la pregò ch'ella manìò un poco* »²². La charité de cette modeste femme se pare ainsi d'une aura christique : non seulement elle partage ces aliments symboliques que sont le pain et le poisson, mais elle se prénomme Carapresa (Chèreprise) et travaille au service de pêcheurs chrétiens (« *aveva nome Capresa e quivi serviva certi pescatori cristiani* »²³). Vêrard choisit pourtant d'ôter cette mention du pain et des poissons²⁴, de supprimer le patronyme de la bien nommée Carapresa et d'enlever la précision concernant son travail pour des chrétiens. Le personnage de la bonne et charitable samaritaine est réduit à un simple adjuvant.

19 Voir Claude Macherel, *op. cit.*, p. 214-215.

20 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 371. « Quoiqu'il lui fallût gagner de ses propres mains le pain qu'elle voulait manger, et que pour vivre elle filât de la laine, elle n'était pas pour autant si pauvre de cœur qu'elle n'osât recevoir Amour en son esprit » (*op. cit.*, p. 404-405).

21 *Ibid.* « [...] Encore qu'Amour hante volontiers les maisons des nobles, il ne refuse pas pour autant d'exercer son empire sur celles des pauvres » (*op. cit.*, p. 404).

22 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 420. « [...] comprenant qu'elle était encore à jeun, la brave femme lui présenta de son pain dur, des poissons et de l'eau, et la pria avec tant d'insistance que la jeune fille mangea un peu » (*op. cit.*, p. 450).

23 *Ibid.* « [...] elle se sommait Chèreprise et [...] elle était là au service de pêcheurs chrétiens » (*op. cit.*, p. 450).

24 Le texte de Vêrard dit : « Et la mena en sa maison et la nourrit et gouverna en luy aprenant à faire tissus de layne » (*op. cit.*, p. 227).



Dans le *Décameron*, avoir ou faire du pain est également signe de sagesse. Tel est le cas de Cisti, boulanger et héros avisé de la nouvelle 2 de la sixième journée : « *Cisti fornaiò con una sola parola fa raveder messer Geri Spina d'una sua trascutata domanda* »²⁵. Certes, le sel du récit repose sur la répartie du boulanger adressée à messer Geri pour qu'il ne confonde plus petit vin et grand cru. Cependant, les bons mots sont chose courante dans le recueil, en particulier à la sixième journée²⁶. La singularité de la nouvelle repose davantage sur le fait que le métier de fournier (*fornaiò*) permette une des réflexions les plus développées du *Décameron* sur la Fortune, sujet si fondamental dans l'Italie du Trecento²⁷. En effet, la Fortune et sa mutabilité sont mentionnées dans presque toutes les narrations des membres de la *brigata*, en particulier lors de la deuxième journée. À l'image d'une Fortune aveugle et instable s'oppose celle d'une Fortune ministre du monde, incompréhensible pour les hommes²⁸, mais obéissant à la main de Dieu. Ainsi, à la nouvelle 2 de la sixième journée, la narratrice Pampinea revient sur ce sujet et le développe en s'appuyant, non pas sur des figures traditionnelles d'amants jouets de la Fortune, mais sur le cas incongru d'une âme noble (« *anima nobile* ») exerçant le « *vil mestiero* »²⁹ de boulanger :

*Belle donne, io non so da me medesima vedere che più in chesto si pecchi, o la natura apparecchiando a una nobile anima un vil corpo, o la fortuna apparecchiando a un corpo dotato d'anima nobile vil mestiero, sì come in Cisti nostro cittadino [...]; il qual Cisti, d'altissimo animo fornito, la fortuna fece fornaiò. [...] E così le due ministre del mondo [Nature et Fortune] sposso le lor cose più care nascondono sotto l'ombra dell'arti reputate più vili, acciò che di quelle alle necessità traendole più chiaro appaia il loro spendore. Il che quanto in poca cosa Cisti fornaiò il dichiarasse, gli occhi dello 'ntelletto rimettendo a messer Geri Spina, [...], mi piace in una novelletta assai piccola dimostrarvi*³⁰.

Non seulement un boulanger mérite d'être le héros d'une nouvelle par sa répartie et son intelligence, mais il peut aussi fournir l'occasion d'une réflexion sur le pouvoir et la grandeur

25 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 494. « D'une phrase, Ciste le fournier amène messire Roger Espine à se raviser d'une requête inconsidérée » (*op. cit.*, p. 524).

26 La nouvelle précédente (VI, 1) où dame Oretta raille un mauvais conteur, en est un exemple.

27 Voir, par exemple, le *De remediis utriusque fortunae* de Pétrarque (1356-1366).

28 Voir le début de la nouvelle 3 de la deuxième journée : « *Valorose donne, quanto più si parla de' fatti della Fortuna, tanto più, a chi vuole le sue cose bien riguardare, ne resta a poter dire; e di ciò nuino dee aver maraviglia, se discretamente pensa che tutte le cose, le quali noi scioccamente nostre chiamiamo, sieno nelle sue mani, e per conseguente da lei secondo il suo occulto giudicio, senza alcuna posa d'uno in altro e d'altro in uno successivamente, senza alcuno conosciuto ordine da noi, esser da lei permutate* » (Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 94). « Dames valeureuses, plus on parle des faits de la Fortune, plus il reste de choses à en dire, pour peu que l'on veuille mieux les examiner. Et nul ne doit s'émerveiller de cela, si l'on songe avec discernement que toutes les choses – que nous avons la sottise d'appeler nôtres – sont en fait entre ses mains ; et qu'elle les fait passer en conséquence, au gré de son jugement occulte, de l'un à l'autre et ainsi de suite sans arrêt, et dans un ordre qui n'est jamais connu de nous » (*op. cit.*, p. 126).

29 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 495.

30 *Ibid.* « Belles dames, je ne saurais démêler par moi-même qui pêche le plus, de la Nature quand elle prête à une âme noble un corps vil, ou de la Fortune quand elle prête à un corps doté d'une âme noble un vil métier, comme pour Ciste notre concitoyen [...]. [...] tout grand esprit qu'il fût, la Fortune fit de Ciste un fournier. [...] Ainsi, les deux ministres du monde dissimulent-elles souvent leurs biens les plus précieux à l'ombre des arts réputés les plus vils, afin qu'en les tirant de là au gré des nécessités apparaisse plus clairement leur splendeur. Et combien Ciste le fournier a illustré la chose en une modeste occasion, lorsqu'il rouvrit les yeux de l'intellect à messire Espine [...], voilà ce qu'il me plaît de vous montrer dans une toute petite nouvelle. » (*op. cit.*, p. 524-525).



de Fortune, Cisti étant comparé à un de ses « biens les plus précieux »³¹. Si nombreuses sont les formulations insistant sur l'« *arte assai humile* » (« l'art des plus humbles ») du brillant fournier, si son métier est présenté comme faisant partie « *dell'arti reputate più vili* » (« des arts réputés les plus vils »), c'est moins pour dénigrer ou railler une profession peu noble que pour souligner combien les desseins de Fortune échappent au commun des mortels. C'est ainsi qu'un boulanger peut faire preuve d'une très grande générosité en prodiguant aussi libéralement qu'ingénuement son nectar. Qui fait bien son pain donne bien son vin, et ce sans verser une goutte à côté ni manquer de respect à des hommes d'une condition sociale supérieure, comme messer Geri et à ses hôtes ambassadeurs : « *io son no meno ben mescere che io sappia infornare* »³², assure le boulanger. Sans conduire aux réflexions sur la Fortune et la Providence qui seront exposées dans le *De Casibus virorum illustrium*, la nouvelle de Pampinea, grâce à son simple fournier, présente malgré tout une illustration des questionnements de Boccaccio sur les mystères de Fortune. À la générosité et à l'esprit de Cisti s'oppose la stupide avarice du riche abbé de la nouvelle 7 de la première journée. Ce dernier, contrairement à sa réputation d'homme prodigue, refuse de donner à manger à un homme venu lui rendre visite et qui n'est autre que le célèbre Primasso, « *un grande e valente homo in gramatica* »³³ (« un grammairien de grande valeur ») malgré son apparence misérable. De nouveau, un mangeur de pain va donner une leçon de savoir-vivre et corriger un puissant. Cette leçon repose sur la répétition d'une même action : pendant qu'il attend avec une extrême patience l'arrivée de l'abbé pour pouvoir manger, Primasso apaise sa faim en dévorant, l'un après l'autre, les trois pains qu'il a apportés avec lui. En apprenant que l'inconnu qu'il prend pour un parasite se contente de manger du pain dans le seul espoir de le rencontrer, l'abbé finit par réaliser la folie de sa mesquinerie inhabituelle. Or ce récit exemplaire est enchâssé dans un autre récit : l'histoire de l'abbé di Clignè et de Primasso est racontée par un personnage de la nouvelle 7, Bergamino, afin de donner au généreux et grand seigneur messer Cane della Scala une leçon sur son inattendue avarice. Cet enchâssement narratif établit un parallèle efficace entre les deux figures d'avaricieux (comme l'abbé, messer Cane della Scala retient la leçon qui lui a été donnée). Il instaure également une comparaison qui souligne toute la richesse symbolique du pain. En effet, de même que Primasso a dû manger ses trois pains à cause de l'avarice de l'abbé, de même Bergamino a dû vendre trois riches habits (« *tre belle e ricche robe* »³⁴), pour échapper – temporairement – à la pingrerie de son seigneur. De modestes pains sont donc aussi utiles que de précieuses robes. Non seulement l'aliment et les vêtements empêchent le grammairien et le courtisan d'être chassés de la compagnie des puissants faute d'argent (Primasso mène une existence très modeste, Bergamino survit grâce aux cadeaux de ses protecteurs), mais ils leur évitent également toute accusation de parasitisme. Mieux, le pain n'est plus uniquement un symbole de frugalité et de charité. Il acquiert une efficacité narrative à laquelle les luxueux vêtements ne peuvent pas prétendre. En effet, ce n'est pas la vente des trois robes qui dessillent les yeux de messer Cane della Scala, mais bien le récit du repas de Primasso. Les trois pains de ce personnage comblent sa faim, corrigent la folie de l'abbé di Clignè et, par ricochet, dénoncent l'avarice orgueilleuse de messer Cane della Scala. Le héros de la nouvelle 7 ne s'y est pas trompé : pour frapper l'esprit de son noble interlocuteur, Bergamino, maître en l'art de bien parler (« *oltre a credere di chi non lo udì presto parlatore e ornato* »³⁵), ne recourt pas aux habits qu'il a vendus, mais aux pains du grammairien. Cette

31 La nouvelle 5 de la sixième journée effectue une comparaison entre la très grande vertu de Ciste que la Fortune a cachée sous une vile profession et les esprits exceptionnels du juriste Fourès de Rabatta et du peintre Giotto, cachés sous une extrême laideur.

32 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 497. « [...] je sais verser à boire aussi bien que j'enfourne » (*op. cit.*, p. 526).

33 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 63.

34 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 62.

35 *Ibid.*



stratégie conteuse illustre cette importance narrative que Boccace peut conférer au pain dans certaines de ses nouvelles³⁶. Un bon tour efficace s'apprécie et se partage comme un bon pain. Reste à en connaître la recette.

DU BON COMPAGNON AU FORNAIO ? LES RECETTES D'UNE PANIFICATION FACÉTIEUSE

De nombreuses études s'attachent à examiner les manifestations et les procédés du rire dans les nouvelles italiennes et françaises de la Renaissance³⁷. La table, les banquets, la taverne, tous les lieux de sociabilité et de plaisirs de bouche font notamment partie d'un imaginaire facétieux fécond³⁸ réunissant bons compagnons et gais lurons, tous prompts à savourer de bons plats et de bons mots, de belles assiettes et de belles histoires. Il serait donc aussi tentant qu'attrayant de penser que les nouvelles de Boccace et de ses successeurs construisent une sodalité dont l'un des symboles les plus éloquents serait le pain mangé, partagé, échangé. Cependant, remarque Michel Jeanneret, dans ces recueils « le repas, comme espace privilégié du plaisir oral, [...] est escamoté »³⁹. Certes, la joyeuse compagnie que forme la *brigata* du *Décameron* encadre les narrations de diverses réjouissances, chants, danse, musiques, mais aussi collations et autres tables riches et abondantes des plus délicieux mets.

Mais les amis, pour s'entre-écouter, vont s'installer dans quelque merveilleux paysages – un *locus amoenus* – où les corps sont en repos. Ils sont trop polis pour parler la bouche pleine ; leur souci de raffinement, l'impeccable courtoisie qui préside à leurs jeux occultent les plaisirs trop sensuels. Comme dans la tradition du *symposion* platonicien, langue mangeante et langue parlante sont dissociées ; les soins du ventre méritent une attention fugitive et ceux de l'esprit, plus nobles, occupent toute la place. Les voluptés de la chair sont déplacées à l'intérieur des nouvelles où, toute bienséance levée, des personnages sans pudeur laissent libre cours à leurs instincts, renvoyant ainsi aux devisants l'image inverse, et complaisante, de leur délicatesse⁴⁰.

À cette première opposition entre personnages conteurs et personnages des nouvelles, entre sobriété et raffinement de l'histoire cadre, excès et gloutonnerie des récits, s'ajoute une seconde opposition, celle du pain et du vin. Si les plaisantins aiment souvent se retrouver autour d'une table, c'est avant tout pour se délecter de bonnes bouteilles. L'ivresse, c'est la parole libérée et le rire partagé. Des *Banquet* de Xénophon et de Platon aux livres rabelaisiens, des *Propos de table* de Plutarque au *Moyen de Parvenir* de Verville, des six *convivia* d'Erasmus aux pièces liminaires de la *Nouvelle fabrique des excellents traits de vérité* d'Alcriste, en passant par les *Facéties* du Pogge, les *Cent nouvelles nouvelles* médiévales, les *Essais* de Montaigne ou bien encore les *Serées* de Bouchet, le verbe et le vin sont indissociables, pour le meilleur comme pour le pire. Poison ou remède, le nectar de Bacchus est traditionnellement de toutes les agapes. En revanche, le pain ne peut prétendre ni au titre de source d'inspiration

36 Pour une interprétation métadiégétique de ce récit inséré, voir Nuccio Ordine, *Traité sur la nouvelle à la Renaissance*. Bonciani, *Bargagli, Sansovino*, Paris, Torino, Vrin, Nino Aragno Editore, 2002. p. 44-45.

37 Voir Nuccio Ordine, *op. cit.*, ou encore Lionello Sozzi, *Les Contes de Bonaventure Des Périers. Contribution à l'étude de la nouvelle française de la Renaissance*, Genève, Slatkine Reprints, 1998.

38 Voir Michel Jeanneret, *Des Mets et des mots. Banquets et propos de table à la Renaissance*, Paris, Librairie José Corti, 1987.

39 Michel Jeanneret, *op. cit.*, p. 108-109.

40 *Ibid.*, p. 109.



philosophique, ni à celui de fontaine des bavardages facétieux. Contrairement à ce que l'étymologie du mot « compagnon » laisse à entendre, le pain ne réunit pas autour d'une table les bons compères et autres joyeux complices des recueils de nouvelles de la Renaissance⁴¹. Il les réunit, toutefois, autour de la ruse. Le pain est moins l'aliment d'une sociabilité conteuse qu'un des ingrédients narratifs de *beffe* et de *motti* savoureux. Or le choix de cette panification facétieuse n'a rien d'évident : les personnages d'ivrognes offrent souvent des spectacles saisissants⁴² ; les amateurs de pain, aussi gourmands ou affamés soient-ils, portent des saynètes bien moins impressionnantes. Néanmoins, dans le *Décameron*, le pain quotidien est transformé en ingrédient surprise de scènes incongrues et comiques. Il est mis là où l'on ne l'attendait pas : non à table, mais dans des recettes facétieuses. Ce pied de nez aux usages ordinaires du pain (nourriture des corps et symbole de convivialité), Boccace l'expose dans l'introduction de la quatrième journée. Alors que ses détracteurs dénoncent la futilité de son ouvrage, l'auteur renverse les critiques qui lui sont adressées :

E son di quegli ancora che, più dispettosamente che saviamente parlando, hanno detto che io farei più discretamente a pensare dond'io dovessi aver del pane che dietro a queste frasche andarmi pascendo di vento. [...]

Ma che direm noi a coloro che della mia fame hanno tanta compassione che mi consigliano che io procuri del pane ? Certo io non so ; se non che, volendo meco pensare qual sarebbe la loro risposta se io per bisogno loro ne dimandassi, m'avviso che direbbono : – Va cercane tra le favole –. E già più ne trovarono tra le lor favole i poeti, che molti ricchi tra'lor tesori. E assai già, dietro alle lor favole andando, fecero la loro età fiorire, dove in contrario molti nel cercar d'aver più pane che bisogno non era loro, perirono acerbi⁴³.

Boccace raille l'hypocrisie de ceux qui lui reprochent de ne pas gagner suffisamment d'argent et qui estiment que l'écriture poétique ne peut guère constituer un véritable métier capable de nourrir son homme. Mais pourquoi ne pas prendre également au sens propre l'image du pain trouvé dans les fables ? Le « poète » ne peut manquer de pain puisque, précisément, il en place des morceaux dans ses narrations. Et, pour paraphraser le conteur, inutile d'en chercher ou d'en vouloir plus que nécessaire. La quantité importe peu, les morceaux de choix suffisent. Cet ingrédient, même parcimonieusement distribué, alimente donc aussi bien les personnages que les récits. Le pain fait « *fiorire* » l'histoire. Dans le *Décameron*, chaque membre de la *brigata* peut aussi être *fornaio* à sa façon.

41 Même la nouvelle avec Primasso ne joue pas de ce *topos* de la convivialité : l'homme de lettres mange certes ses pains à table, mais sans jouir de la compagnie de son hôte, l'abbé de Cluny. C'est une fois les pains avalés, et donc disparus de la table, que l'abbé rejoindra son convive. De même, à la cinquième journée, la vieille dame laisse l'héroïne de la nouvelles 2 manger seule son pain. Et le boulanger Cisti réunit autour de lui messer Geri et des ambassadeurs, non pour manger des pains qu'il a pétris, mais pour déguster du vin.

42 Voir la nouvelle 6 de la première journée, par exemple.

43 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 314-319. « Il y en a aussi qui, plus dépités que sages dans leurs paroles, on dit que je serais mieux avisé de songer comment me procurer du pain, plutôt que de m'amuser à des balivernes et de me repaître de vent. [...] Mais que dirons-nous à ceux qui compatissent tant à ma faim qu'ils me conseillent de me procurer du pain ? Certes, je ne saurais que dire ; si ce n'est que, lorsque je songe à ce que serait leur réponse si, poussé par le besoin, je leur en demandais, je m'avise qu'ils diraient : “ Va, cherches-en parmi les fables.” Or il est sûr que les poètes en ont plus trouvé parmi leurs fables que beaucoup de riches parmi leurs trésors ; il est sûr aussi que maints poètes, en s'amusant à poursuivre leurs fables, ont fait s'épanouir leurs jours, là où bien des autres au contraire, en cherchant à gagner plus de pain qu'il en était besoin, ont péri avant l'âge » (*op. cit.*, p. 346 et 351).



N'avoir que pain à la bouche : *vis comica sexualis et cerealis*

Le mot « *pane* » peut faire sourire le lecteur, comme dans les propos colériques d'une mère à la nouvelle 8 de la septième journée. La génitrice, persuadée que son gendre accuse à tort sa fille d'adultère, s'exclame furieuse qu'elle et ses fils auraient très bien pu marier leur fille et sœur à bien puissant seigneur et ce contre un simple bout de pain, tant la vertu de cette enfant est grande (« *ché ti potevano così orrevolmente acconciare in casa i condi Guidi con un pezzo di pane* »⁴⁴). Or la vertueuse progéniture est non seulement infidèle, mais très rusée : elle réalise le double exploit de tromper sa famille en retournant contre son mari le piège qu'il avait dressé contre elle. Au comique de cette colère maternelle à la fois illégitime et sincère s'ajoute l'image ironique du « *pezzo di pane* ». Si, pour la mère, la vertu de son enfant est une richesse qui n'a pas de prix, aux yeux du lecteur, la vertu de cette infidèle ne vaut guère mieux qu'un quignon de pain. L'emploi du mot « *pane* » dans la bouche d'une mère manipulée et aveuglée est aussi savoureux qu'un bon tour joué par une épouse adultère. Pourtant, dans sa traduction, Premierfait choisit de substituer à l'image du pain celle, plus attendue, de la dot (« [mes fils] te pouvoient bien marier en la maison ou lignaige de contes Guides **sans toy assigner de grand douaire** »⁴⁵), tandis que Vérard la supprime en raccourcissant le passage. Non seulement ces transformations du texte amoindrissent le comique de la tirade maternelle, mais elles indiquent peut-être également une erreur de lecture : la portée facétieuse du pain dans les nouvelles de Boccace est comme mise de côté, voire méconnue. En effet, lorsqu'il est employé dans les propos d'un personnage rapportés au discours direct, le mot « *pane* » est très souvent associé à un univers grivois⁴⁶. Tel est le cas de cette nouvelle 8 de la septième journée, mais également des nouvelles 10 et 8 des cinquième et huitième journées avec l'expression « *rendere pan per focaccia* »⁴⁷. La formulation souligne, dans chacun des deux récits, le bon tour joué à un ou une cocu(e) par une belle infidèle. À la cinquième journée, l'expression est employée par une vieille entremetteuse encourageant une épouse à tromper son mari davantage attiré par les jeunes hommes. À la huitième journée, c'est une épouse volage, que son mari trompe à son tour et ouvertement avec la femme de son amant, qui déclare en riant à sa rivale : « - *Madonna, voi m'avete renduto pan per focaccia - ; e questo disse ridendo* »⁴⁸. Le fait qu'un personnage prenne la parole et emploie métaphoriquement le mot « *pane* » doit ainsi mettre la puce à l'oreille des lecteurs et des lectrices du *Décameron*. Un récit joyeusement leste se prépare. Il n'est donc guère étonnant qu'à la nouvelle 2 de la septième journée le dialogue entre une épouse infidèle et son mari qui la dérange, sans le savoir, avec son amant tourne autour du pain à gagner :

- [...] *Per quello che mi paia vedere, tu non vuogli oggi far nulla, ché io ti veggio tornare co' ferri tuoi in mano ; e, se tu fai così, di che viverem noi ?*
Onde avrem noi del pane ?
- [...] *Deh donna, non ti dar malinconia [...]. [...] ma io ho nondimeno proveduto et trovato modo che noi avremo del pane per più d'un mese [...]*⁴⁹.

44 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 588. « [...] car ils auraient pu te caser très honorablement chez un des comtes Guys en te dotant d'un simple quignon de pain » (*op. cit.*, p. 613).

45 Boccace, *Décameron*, traduction (1411-1414) de Laurent de Premierfait, édition de Giuseppe di Stefano, Montréal, CERES, Bibliothèque du Moyen Français, 1999, p. 830. Nous soulignons.

46 Dans les cas de discours rapportés indirects, le mot « *pane* » garde souvent en revanche sa valeur alimentaire (sauver de la faim, voire de la mort) ou morale (frugalité, charité, sagesse). Voir, par exemple, la nouvelle 2 de la cinquième journée.

47 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 479 et p. 680.

48 « "Ma dame, vous m'avez rendu pain pour fouace." Et encore le dit-elle en riant. », *op. cit.*, p. 703.



La mention du pain prépare le tour que l'épouse joue au mari (elle cache dans un cuvier son amant et fait croire à son époux qu'il s'agit d'un acheteur), mais annonce également la polissonnerie espiègle et désinvolte de cette nouvelle histoire de cocu. Quand un personnage parle de pain, il y a fort à parier que la *vis comica* du récit sera avant tout sexuelle.

Les traductions françaises des nouvelles 10, 2 et 8, appartenant respectivement aux cinquième, septième et huitième journées, suivent le texte italien, à l'exception de l'édition de Vérard. En effet, l'expression « *rendere pan per focaccia* » formulée par la vieille maquerelle de la nouvelle 10 (cinquième journée), et traduite pas « rendre pain pour gasteau » chez Premierfait et le Maçon, disparaît. En réalité, toute la nouvelle de Boccace est transformée par Vérard. Il n'est plus question de l'homosexualité du mari trompé, ni même du ménage à trois sur lequel s'achève le conte italien. Rien d'étonnant donc à ce que les propos de l'entremetteuse, justifiant et encourageant l'adultère, soient également censurés. Ce silence pudibond confirme, *a contrario*, la relation comique qu'établit Boccace entre parler métaphoriquement de pain et exprimer des désirs sexuels. Antoine Le Maçon pousse parfois plus loin cette association joyeuse du pain et de la sexualité en insérant d'autres mentions, absentes du *Décameron*. À la nouvelle 6 de la septième journée, la narratrice Fiammetta parle de l'infidélité de son héroïne en ces termes : « *E come spesso avviene che sempre non può l'uomo usare un cibo, ma talvolta desidera di variare ; non soddisfaccendo a questa donna molto il sua marito [...]* »⁵⁰. Premierfait et Vérard traduisent « *cibo* » par « viandes ». En revanche, Le Maçon préfère recourir à l'image du pain : « Et comme il avient souvent que l'homme ne peut tousjours **manger d'un pain**, ains désire changer quelquefois, ceste femme [...] »⁵¹. De même, alors que Boccace place en ouverture de la nouvelle 8 de la huitième journée une expression proverbiale faisant appel à l'image de l'âne (« *quale asino dà in parete tal receve* »⁵²), le traducteur du XVI^e siècle préfère la formulation « on luy fait de tel pain soupe qu'il a fait à autrui »⁵³. Ces deux traductions infidèles, sans trahir le sens du texte italien, l'expression proverbiale semblant même répondre au souci d'adapter en français une tournure italienne, vont dans le sens d'un rapprochement facétieux du pain et du désir. Les héritiers français de Boccace accentueront cette connotation grivoise en jouant plus explicitement d'images érotiques traditionnellement associées au pain et à la panification. Dans l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, les gentilshommes de la nouvelle 49 découvrent qu'ils ont partagé la même maîtresse. Or plusieurs de leurs allusions sexuelles sont des périphrases comprenant une référence au pain. « [...] celui qui vous tenoit prisonnier vous faisoit bien gaingner vostre pain ? »⁵⁴, « nous avons mangé de vostre pain si longuement, nous serions bien ingratz si ne

49 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 544-546. « “À ce qu'il me semble, toi aujourd'hui tu ne veux rien faire, puisque je te vois revenir tes outils à la main ; mais si tu agis comme ça, de quoi vivrons-nous ? Comment aurons-nous du pain ?” [...] “Holà ! ma femme, ne tombe pas dans la mélancolie. [...] mais j'ai néanmoins pourvu au nécessaire et trouvé le moyen d'avoir du pain pour plus d'un mois [...]” ». *op. cit.*, p. 571-572.

50 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 569. Nous soulignons. « Et comme cela se produit fréquemment, que l'on ne peut tâter toujours d'un unique aliment, mais que parfois l'on désire varier, son mari ne satisfaisant pas pleinement cette dame [...] », *op. cit.*, p. 594.

51 Boccace, *Le Décaméron de Boccace*, traduction complète par A. Le Maçon, publication par Alcide Bonneau, Paris, Isidore Lisieux Éditeur, tome IV, 1879, p. 249 (nous soulignons).

52 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 676. « [...] chacun doit se contenter de ce que l'âne reçoive le contrecoup de sa ruade au mur », *op. cit.*, p. 699. Premierfait garde cette image (« l'asne reçoive tel horion au pié comme est le horion que il donne à la paroit », Boccace, *Décameron*, traduction de Laurent de Premierfait, *op. cit.*, p. 949), Vérard la supprime.

53 Boccace, *Le Décaméron de Boccace*, traduction complète par A. Le Maçon, *op. cit.*, tome V, p. 162.

54 Marguerite de Navarre, *L'Heptaméron*, édition de Michel François, Paris, Classiques Garnier, 2005, p. 320 (la maîtresse est comparée à un géolier).



nous vous faisons service »⁵⁵. Dans les *Nouvelles récréations et joyeux devis*, Des Périers emploie des expressions consacrées telles que « emprunter un pain sur la fournée » pour dire qu'une femme est enceinte avant le mariage : « un homme ne se fie pas volontiers en une fille qui luy a presté un pain sus la fournee »⁵⁶. Avec les conteurs de la Renaissance, le pain se savoure non seulement à table, mais aussi au lit.

Drôles de pains, drôles de fourniers : de l'exception à l'exceptionnel

Afin d'attiser la curiosité des lecteurs et des lectrices, le pain devient, le cas échéant, un mets d'exception. Un pain trop fade ne peut guère contribuer au sel des récits facétieux. C'est pourquoi, pour éblouir son crédule auditoire, Frate Cipolla parsème le récit de son prétendu voyage en Terre Sainte de mensonges aussi incroyables et facétieux les uns que les autres, dont une équivoque sur le pain et son prix, transformant ainsi un détail du quotidien en trait pittoresque : « arrivai in quelle sante terre dove l'anno di state vi vale il pan freddo quattro denari, e il caldo v'è per niente »⁵⁷. En revanche, à la nouvelle 6 de la huitième journée, l'expérience traditionnelle du pain et du fromage⁵⁸, destinée à retrouver un voleur, est remplacée par une autre expérience, celle du gingembre et du vin. Inventée par un peintre aussi filou que rusé, Bruno, désireux de piéger un collègue niais et crédule, Calandrino, cette épreuve revisitée et particulièrement piquante introduit une parodie de jugement : la malheureuse victime du vol, ayant elle aussi passé cette épreuve truquée⁵⁹, sera désignée comme coupable, pour le plus grand plaisir de Bruno et de son complice Buffalmaco. Dans certaines nouvelles de la Renaissance, l'impératif comique d'un bon tour conduit à d'autres détours, plus ou moins fins, des usages du pain quotidien. Tel est le cas de la nouvelle 52 de l'*Heptaméron* où un valet d'apothicaire se venge d'un avocat en lui faisant prendre un étron gelé pour un délicieux petit pain de sucre. Dans ces deux derniers exemples, le pain n'est ni assez amer, ni assez puant pour servir les tours joués dans chaque récit. Lorsque le comique sexuel fait place au comique des intestins, le pain doit être substitué par d'autres aliments (ou leurs résidus mal digérés), faute de saveurs suffisamment fortes. Toutefois, lorsque les nouvelles ne présentent plus des corps malmenés par des expériences sensorielles répugnantes, mais des corps à guérir de maladies violentes ou incurables, le pain se transforme en remède miraculeux. L'aliment quotidien devient une nourriture d'exception. Ainsi, à la nouvelle 2 de la dixième journée du *Décameron*, un riche abbé guérit d'une douloureuse maladie à l'estomac grâce au secours inattendu d'un redoutable voleur, célèbre pour sa violence et ses pillages, Ghino di Tacco. Celui-ci lui prescrit un simple régime constitué de « due fette di pane arrostito »⁶⁰, plus efficace que tous les remèdes prodigués par les plus savants médecins. Cet exemple de guérison par l'ingestion de pain⁶¹ repose sur un savoir médical et humoral, formulé

55 Marguerite de Navarre, *L'Heptaméron*, *op. cit.*, p. 321 (un des gentilshommes s'adresse à leur « geolière »).

56 Bonaventure Des Périers, *Nouvelles récréations et joyeux devis*, édition de Krystyna Kasprzyk, Paris, Société des Textes Français Moderne, 1997, nouvelle 5, p. 33. Sur cette expression proverbiale, voir la liste des proverbes et blasons populaires dressée dans cette édition, p. 337.

57 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, nouvelle 10, sixième journée, p. 525. « [...] je pus fouler ces terres saintes où durant l'été le pain froid vaut quatre deniers, alors que le chaud n'y coûte rien », *op. cit.*, p. 552. L'équivoque porte sur la chaleur de l'été et celle du pain : le pain froid coûte plus cher que le pain chaud, alors que le pain chaud, contrairement au pain froid, sort juste du four et est donc plus frais.

58 Voir la note 2 de la p. 668 de l'édition du *Décameron* traduite par Giovanni Clerico. Pour découvrir l'auteur d'un vol, des boulettes de pain et de fromage, aspergées d'eau bénite, étaient données à manger aux suspects. Celui qui s'étouffait était le coupable.

59 Les boulettes de gingembre mangées par Calandrino sont recouvertes d'un jus amer d'aloès.

60 Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 784 (« deux tranches de pain grillé », *op. cit.*, p. 801).

61 La nouvelle 7 de la huitième journée présente un autre cas d'utilisation du pain comme remède médical : la dame torturée en plein soleil par un écolier vengeur est soignée par une simple femme de laboureur qui utilise



dans maints traités de la Renaissance dissertant sur l'hygiène et le régime⁶². Un tempérament colérique comme celui de l'abbé⁶³, soit un tempérament dominé par le chaud et le sec, impose la consommation d'aliments particuliers destinés à maintenir l'équilibre humoral. En hiver, saison froide et humide, il est ainsi recommandé au colérique de consommer des aliments froids et secs, comme le pain⁶⁴. Cet aliment est donc doublement efficace et prodigieux : il permet d'équilibrer les fluides du corps (l'abbé recouvre la santé), mais aussi de réparer une injustice (le généreux et magnanime voleur, victime de la déesse Fortune, n'est plus traité en ennemi de la cour de Rome⁶⁵). Des Périers va plus loin. Les personnages de ses nouvelles qui mènent une existence exceptionnellement heureuse arrivent à cet équilibre apaisé du corps et de l'esprit non parce qu'ils mangent du bon pain, mais parce qu'ils sont eux-mêmes ce bon pain salvateur. C'est l'image de la « bonne pâte »⁶⁶. Alors que le commun des mortels demeure englué dans ses « fascheries » et autres « chagrins »⁶⁷, certains hommes et certaines femmes savent prendre les coups du sort en bonne part, car ils sont « de ceste bonne paste de gens qui ne prennent point trop les matieres à cueur. Et à dire vray, dequoy sert il de se tourmenter d'une chose quand elle est faicte, sinon de l'empirer ?⁶⁸ ». Dans les *Nouvelles récréations et joyeux devis*, les personnages de plaisantins ne jouent pas avec le pain pour réaliser de bons tours et réjouir les esprits ; ils sont le résultat de cette singulière panification facétieuse proposée par Des Périers et dont les différentes nouvelles seraient le moule. Comment être une bonne pâte ? La réponse est dans la lecture : « Lisez tout, lisez, lisez », il suffit de suivre les recettes prodiguées dans le recueil de ce fourrier conteur, capable de transformer tout front ridé par la « sévérité, rusticité, tetricité, gravité »⁶⁹ en belle pâte bien lisse.

La quinzaine d'occurrences du mot « *pane* » dans le *Décameron* de Boccace éveille à la fois la gourmandise littéraire et la sagacité facétieuse des amateurs et amatrices de nouvelles. Le pain ne sert ni d'accessoire « réaliste » aux récits, ni de simple symbole, facile et convenu, à l'esprit de charité et de partage qui réunit les bonnes âmes comme les bons lecteurs. Le conteur italien transforme cet aliment ordinaire, bien moins spectaculaire dans ces répercussions que le vin, en un motif dynamique : à la fois nourriture, cadeau, médecine, trésor, piège ou douceur, le pain mangé dans le *Décameron* accompagne autant les bons tours que les bons mots et les leçons donnés par des personnages singuliers et atypiques. Les

pour la sauver du « *pan lavato* » (« du pain en eau mouillée » chez Premierfait, « pain lavé » chez Le Maçon, mais la sauveuse offre simplement « à boire et à manger » chez Vêrard). Toutefois, il ne s'agit que d'une occurrence à la fin du récit, alors que la nouvelle sur l'abbé et Ghino di Tacco se construit autour de l'étrange rituel médical qu'impose le voleur à son hôte, le temps de son séjour forcé.

62 Voir Michel Jeanneret, *op. cit.*, p. 79 et suivantes.

63 L'abbé est « *tutto furioso* » d'être arrêté sur son chemin par un homme de Ghino di Tacco et ne cache pas « *sua ira* », malgré la dangereuse réputation du voleur.

64 Voir Michel Jeanneret, *op. cit.*, p. 80.

65 Voir le discours que l'abbé adresse au pape (Giovanni Boccaccio, *op. cit.*, p. 786-787) : « *Santo Padre, io trovai più vicino che i bagni un valente medico, il quale ottimamente guerito m'ha [...]. Santo Padre, quello che io intendo di domandarvi è che voi rendiate la grazia vostra a Ghino di Tacco moi medico, per ciò che tra gli altri uomini valorosi e da molto che io accontai mai, egle è per certo un de' più ; e quel male il quale egli fa, io il reputo molto maggior peccato della fortuna che suo [...]* » (« Saint-Père, j'ai trouvé avant même d'arriver aux bains un vaillant médecin qui m'a parfaitement guéri. [...] Saint-Père, ce que j'entends vous demander c'est que vous remettiez en votre grâce Huguenin de Tacq, mon médecin ; car de tous les hommes que j'ai rencontrés, il est sûrement l'un des plus singuliers. Quant au mal qu'il a fait, je l'impute à péché beaucoup plus à la Fortune qu'à lui [...] », *op. cit.*, p. 804).

66 L'expression proverbiale italienne correspondante dit « *essere un pezzo di pane* ».

67 Voir la nouvelle 1 des *Nouvelles récréations et joyeux devis*.

68 Des Périers, *op. cit.*, nouvelle 5, p. 32.

69 Des Périers, *op. cit.*, nouvelle 1, p. 17-18.



successeurs de Boccace dédaigneront cet accompagnement narratif ou en transformeront la recette, comme Des Périers dans ses *Nouvelles récréations*. Néanmoins, il n'en reste pas moins que l'humaniste italien propose à ses lecteurs une surprenante « *esperienza di pane* » qui, bien loin de provoquer des crachats amers à la Calandrino, ravive au contraire le palais des mangeurs de facéties.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- BOCCACE, *Décameron*, traduction (1411-1414) de Laurent de Premierfait, édition de Giuseppe di Stefano, Montréal, CERES, Bibliothèque du Moyen Français, 1999.
- BOCCACE, *Des Cent nouvelles, translaté en françoys par maistre Laurens du Premier Fait*, Jean du Pré et Antoine Caillaut pour Antoine Vérard, Paris, 1485, [ark:/12148/bpt6k8713308v](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:fr:sh:12148-bpt6k8713308v).
- BOCCACE, *Le Décameron de Boccace*, traduction complète par A. Le Maçon, publication par Alcide Bonneau, Paris, Isidore Lisieux Éditeur, tome I à VI, 1879.
- BOCCACE, *Le Décameron de Jean Boccace*, traduction de Giovanni Clerico, dossier de Claude et Pierre Laurens, Paris, Gallimard, Folio Classique, 2006.
- BOCCACCIO Giovanni, *Decameron*, a cura de Vittore Branca, Torino, Litteratura italiana Einaudi, 1956.
- DES PÉRIERS Bonaventure, *Nouvelles récréations et joyeux devis*, édition de Krystyna Kasprzyk, Paris, Société des Textes Français Moderne, 1997.
- DE NAVARRE Marguerite, *L'Heptameron*, édition de Michel François, Paris, Classiques Garnier, 2005.

Textes critiques

- Boccace en France. De l'humanisme à l'érotisme*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 1975.
- BOUTET Anne, « Boccace, Rabelais et la satire du clergé : de la tension idéologique à la tension générique ? Étude comparative de la satire religieuse dans le *Décameron* et dans le *Gargantua* », dans *Boccace, entre Moyen Âge et Renaissance. Les tensions d'un écrivain*, sous la direction de Sabrina Ferrara, Maria Teresa Ricci et Élise Bouillet, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 39-45.
- DELSAUX Olivier, « La "forme" imprimée du *Decameron* de Boccace traduit par Laurent de Premierfait (Paris, A. Vérard, 1485) », *Le Roman français dans les premiers imprimés*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 25-43.
- DELSAUX Olivier, « Une nouvelle "nouvelle" apocryphe de la première traduction française du "Decameron". L'imprimé Paris, Vérard, 1485 et la nouvelle d'Olivier Maillart (VIII, §6) », *Studi Francesi* [En ligne], 177 (LIX | III), 2015, mis en ligne le 01 décembre 2016, consulté le 11 janvier 2017. URL : <http://studifrancesi.revues.org/1199> ; DOI : 10.4000/studifrancesi.1199
- JEANNERET Michel, *Des Mets et des mots. Banquets et propos de table à la Renaissance*, Paris, Librairie José Corti, 1987.
- PÉROUSE Gabriel-André, *Nouvelles françaises du XVI^e siècle. Images de la vie du temps*, Genève, Droz, 1977.
- MACHEREL Claude, « Le pain et la représentation symbolique des processus vitaux. Institut d'ethnologie. Identité alimentaire et altérité culturelle », Colloque de Neuchâtel, 12, 13 novembre 1984, organisé par l'Institut d'ethnologie et centre de recherches ethnologiques de l'université de Neuchâtel, *Recherches et travaux de l'Institut d'ethnologie*, 1985, n°6, p. 213-230.
- MANE Perrine, « Images de panification au Moyen Âge », *La préparation alimentaire des céréales, Pact*, n° 26, 1991, p. 51-68.
- ORDINE Nuccio, *Traité sur la nouvelle à la Renaissance. Bonciani, Bargagli, Sansovino*, Paris, Torino, Vrin, Nino Aragno Editore, 2002.



- ROBIN Anne, « Le “Décaméron”, de la traduction de Laurent de Premierfait (1414) à l'imprimé d'Antoine Vérard (1485) : une progressive transformation du livre, une progressive substitution de son enseignement », *Boccaccio e la Francia. Bocacce et la France*, Philippe Guérin et Anne Robin, Firenze, Franco Cesati editore, 2017, p. 231-246.
- SOUILLIER Didier, *La nouvelle en Europe de Boccae à Sade*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004.
- SOZZI Lionello, *Les Contes de Bonaventure Des Périers. Contribution à l'étude de la nouvelle française de la Renaissance*, Genève, Slatkine Reprints, 1998.
- VIET Nora, « Caméron, Décaméron, Heptaméron : la genèse de l'Heptaméron au miroir des traductions françaises de Boccace », *Seizième Siècle*, n° 8, 2012, p. 287-302.
- VIET Nora, « Le Décaméron et ses premiers traducteurs européens (1411-1620) : état des lieux d'un malentendu international », *Réforme, Humanisme et Renaissance*, n° 87, 2018/2, p. 147-170.